

François Leperlier

DESTINATION DE LA POÉSIE

ÉDITIONS LURLURE
7 RUE DES COURTS CARREAUX
14 000 CAEN

© Éditions Lurlure, 2019
lurlure.net
ISBN 979-10-95997-17-7

I

À quoi cela a-t-il tenu si les premiers poèmes que je découvrais enfant m'ont laissé une empreinte assez vive pour aiguiller les lectures à venir et, plus largement, s'ils m'ont donné le sentiment qu'ils avaient un privilège, une fonction supérieure, qu'ils émanaient d'un domaine susceptible de relativiser tous les autres ? Est-on jamais préparé ? Je me plaisais à retenir, difficilement mais avec obstination, et puis à ressasser pour moi-même ces morceaux qu'on nous faisait apprendre, que je ne saisisais qu'à moitié, de travers, sans y voir d'obstacle, tout en m'emplissant de leur mystérieuse évidence. Ils tendaient insensiblement à prendre le dessus dans la concurrence que leur livrait la littérature de jeunesse, tout en recouvrant le terrain des prières mentales en déshérence, dont ils rappelaient l'atmosphère ambiguë, avec de la gravité, de la sollicitude, et des élans sans but ou désorientés, riches d'une émotion indéfinie, vers les choses qu'on nomme et qu'on possède aussitôt, vers les images qui affluent et qui changent la perception des choses, *comme par magie...*

Rétrospectivement, l'impression mélancolique domine, avec l'idée, la plus convenue mais aussi la plus juste, que la poésie

a partie liée avec la persistance de ce qui meurt, le retour de ce qui passe, la collision du désir et du temps, de l'infini et de l'impossible, comme si le plaisir éprouvé, l'appétit d'être, le charme même, ne pouvaient naître qu'au cœur de ces tensions conjuguées, devaient l'emporter à tout prix, sinon rien. Dont il faudra bientôt sonder toute la portée affective et spéculative. «Le soir ramène le silence / Assis sur ces rochers déserts, / Je suis dans le vague des airs / Le char de la nuit qui s'avance¹»; «Le temps a laissé son manteau / De vent, de froidure et de pluie, / Et s'est vêtu de Broderie, / De soleil luisant, clair et beau²»; «C'est le moment crépusculaire / J'admire, assis sous un portail, / Ce reste de jour dont s'éclaire / La dernière heure du travail³»; «Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide, / Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour / Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide / Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour⁴»; «Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close. / Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose / Qui rayonne à travers le crépuscule obscur⁵»; «Il est sur ma montagne une épaisse bruyère / Où les pas du chasseur ont peine à se plonger, / Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière, / Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger⁶»; «Dans Venise la rouge, / Pas un bateau qui bouge, / Pas un pêcheur dans l'eau, / Pas un falot. / Seul, assis à la Grève, / Le grand lion soulève, / Sur l'horizon serein, / Son pied d'airain⁷»; «Les parfums ne font pas frissonner sa narine, / Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine / Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit⁸»; «Il pleut, et, les yeux clos, j'écoute, / De toute sa pluie à la fois, / Le jardin mouillé qui

s'égoutte / Dans l'ombre que j'ai faite en moi⁹»; « Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles, / Ils regardaient monter en un ciel ignoré, / Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles¹⁰»; « Oh ! l'automne l'automne a fait mourir l'été / Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises¹¹»; « Les sapins en bonnets pointus / De longues robes revêtus / Comme des astrologues / Saluent leurs frères abattus / Les bateaux qui sur le Rhin voguent¹²». Ou encore, « Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance, / Qui demeures aux près, où tu coules tout bas. / Meuse, adieu; j'ai déjà commencé ma partance / en des pays nouveaux où tu ne coules pas¹³»; « Trouant de tes rayons sans nombre / le feuillage léger, / soleil, / tu promènes comme un berger, / le tranquille troupeau des ombres / dans les jardins et les vergers¹⁴. »

Les rochers déserts, le char de la nuit, le manteau du temps, les murs noircis par les ans, la cabane bien close, le crépuscule obscur, les pas du chasseur, le pied d'airain du lion sur l'horizon, les trous rouges, le jardin mouillé, l'ombre en moi, le ciel ignoré, le fond de l'Océan, deux silhouettes grises, les sapins astrologues, les frères abattus, l'endormeuse et le troupeau des ombres, je les ai vus comme jamais, ils m'occupaient tout entier, je les suivais de confiance, j'y allais moi-même. Ces extraits offrent une image approximative, il y en avait de moindre qualité, de ce qu'on imposait alors à la récitation *par cœur*. Toutefois y trouvais-je mon compte, et je n'ai jamais rompu le fil sensible qui, à l'occasion, me les remet en mémoire. Quant à donner goût à la poésie, voilà qui était assez extérieur à mes maîtres d'alors, plutôt modestes et perplexes, habitués à aller

puiser dans un *choix* préétabli sinon canonique. J'ai échappé aux nullités de la poésie *pour la jeunesse* triée par les pédagogues patentés, dont on enniaise aujourd'hui les écoliers avant de les écœurer pour de bon.

Vers treize, quatorze ans, revenant à Conches pour les vacances, je commençais à fouiller dans la bibliothèque de mon grand-père paternel, qui contenait quelques rares recueils. Horace, traduit par Jules Janin, Anacréon par Octave Portet, François Villon, André Chénier, Alfred de Vigny, Victor Hugo, des « poètes normands » : Casimir Delavigne, invraisemblable et parfois égarant au possible (« Sur leur sein pâle et sans reflets / Languissent les oiseaux muets¹⁵ »), Albert Glatigny, Jules Prior, et puis Leconte de Lisle, Albert Samain, Paul Géraudy, les uns et les autres abandonnés parmi les ouvrages juridiques et politiques. Ils s'ajoutèrent aux morceaux choisis proposés au lycée¹⁶ – un quatrain de Malherbe nous toisait dès l'entrée de l'établissement éponyme, à Caen : « Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années / Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs ; / Toute sorte de biens comblera nos familles, / La moisson de nos champs lassera les faucilles, / Et les fruits passeront la promesse des fleurs » –, mais aussi à quelques textes de chansons interprétées par Léo Ferré, Yves Montand ou Georges Brassens. Je prenais tout cela en vrac, lisant et relisant pour moi-même, dans l'intimité des amours naissantes, des longues rêveries, vagues et embrouillées, qui venaient occuper à nouveaux frais le terrain abandonné des jeux de l'enfance où je m'étais beaucoup donné avec, semble-t-il, une dose égale de passion et de sérieux. Je me souviens avoir avalé, comme je pouvais,

la poésie complète d'Alfred de Musset. Deux volumes Garnier, offerts par ma grand-mère, que j'emportais jusque dans mes balades solitaires en forêt. C'était apparemment encore faisable au début des années 1960 ! Bizarrement, plus je me hasarrais dans ces lectures, dont l'anachronisme m'échappait, plus j'éprouvais leur difficulté, plus je persistais et me persuadais de leur nécessité et de leur prééminence ; elles éloignaient les premiers romans et les illustrés auxquels je trouvais souvent plus d'agrément, mais elles faisaient bon ménage – est-ce possible ? – avec ma passion pour les disques de rock'n'roll ! Certes, beaucoup d'entre elles ne valaient pas l'application que j'y mettais ou, simplement, excédaient mes capacités de pénétration. La tension s'avivait entre l'ennui, l'embarras qu'elles me faisaient souvent endurer et le trouble, l'exaltation qu'elles provoquaient aussi sûrement. Cette langue, qui ne se trouvait nulle part ailleurs, me fascinait d'autant plus qu'elle semblait m'assurer qu'on pouvait se délecter de ne pas tout comprendre... Qu'elle promette plus encore qu'elle ne tenait me suffisait. Je découvrais que le poème appelait une autre lecture, une autre voix intérieure, plus insistantes, plus absorbées et bientôt précipitées quand, par un pouvoir singulier, les yeux vont quitter la page pour rencontrer la fenêtre, la masse des arbres, le pli du rideau, le passant dans la rue, un coin de ciel ou de table, s'y fixer sans rien voir et laisser affluer les images insoupçonnées où la jeune vie s'éprend de toutes les vies, veut tout éprouver, dans cette sorte de complaisance magnifique, jusqu'à la nostalgie de la mort. « Peut-être avant que l'heure en cercle promenade / Ait posé sur l'émail brillant, / Dans les soixante pas où sa

route est bornée, / Son pied sonore et vigilant ; / Le sommeil du tombeau pressera ma paupière¹⁷. »

Entre tous, c'est probablement Alfred de Vigny qui, à l'époque dont je parle, m'a le plus impressionné. « Jeune postérité d'un vivant qui vous aime ! Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés [...] »¹⁸. » On ne sait plus, on ne saura plus l'effet que certains vers des *Amants de Montmorency*, de *La Maison du berger*, de *La Mort du loup*, de *Moïse*, pouvait exercer sur un adolescent aussi présomptueux qu'un autre... « Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ? / Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre¹⁹ » ; « Pars courageusement, laisse toutes les villes ; / Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin ; / Du haut de nos pensers vois les cités serviles / Comme les rocs fatals de l'esclavage humain²⁰ » ; « Nous suivrons du hasard la course vagabonde. / Que m'importe le jour ? que m'importe le monde ? / Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit²¹. » Comment n'être pas gagné par cette idée de la poésie uniment sensible et pensante, sentimentale et intellectuelle, exigeant tout d'elle-même, aussi riche d'élan que de refus, en lutte contre ce qui la déprécie et la nie ? Et cette idée a rarement été mise aussi haut, aussi lucidement, jusque dans le désespoir, la dérélition, la ferveur tragique. La tonalité éminemment mélancolique me semblait plutôt naturelle, malgré l'emphase : tant que celle-ci avait de la portée, elle ne me rebutait pas. Ainsi une ligne implicite se marquait où de part et d'autre allaient se placer mes prédilections et mes préventions. Les considérations proprement littéraires étaient déjà de second ordre.

Bientôt, je me plongeais dans *l'autre* bibliothèque, celle des grands-parents maternels, dont le fonds littéraire et la qualité des ouvrages étaient bien supérieurs : des traductions grecques et latines, une grosse anthologie du médiéviste Gaston Paris, des éditions anciennes de Ronsard, Le Tasse, Milton, Shakespeare, les classiques français, Parny, Lamennais, les romantiques, puis Maurice de Guérin, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Heredia, Vielé-Griffin, Moreas, de Gourmont, Jammes, Paul Fort, Péguy, Verhaeren, Maeterlinck, Rictus, Valéry, Claudel, Fargue, Larbaud, Salmon... J'ai pu conserver la plupart des titres : je me revois les feuilleter dans le désordre puis, assez vite, aller vers les plus *récents*... Je reviendrai aux anciens un peu plus tard et, à mesure que je perdrai la notion du temps avec le sens de la discontinuité intellectuelle, je déciderai à ma convenance de leur actualité. J'ai gardé à portée de main une petite édition des *Poésies* de Nerval, illustrée du médaillon de Jehan Duseigneur, que j'ouvre encore au hasard dans les épreuves, les crises, les deuils, comme un livre de prières profanes, et qui me remet comme aucun autre dans cette époque où la lecture du poème découvrait en même temps un pouvoir, une aire clandestine, en expansion parmi les choses, agrandissant indéfiniment le cercle des présences. «Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché; / Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières / Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres²².» Je complétais par quelques «poches» : *Romances sans parole* de Verlaine, les *Poésies* de Rimbaud, *Les Complaintes* de Laforgue...

Mon premier achat délibérément *moderne* fut *Le Laboratoire central* de Max Jacob (j'avais lu des extraits du *Cornet à dés*).